

Le Scaphandre et le Papillon de Julian Schnabel

d'après le livre de Jean-Dominique Bauby avec Mathieu Amalric

Une promenade avec le handicap, c'est un face à face avec l'autre le plus autre, et par conséquent avec soi-même... Le cinéma met en œuvre tout son art pour permettre cette confrontation extraordinaire. Drôle de loisir, jamais indifférent.



Les films de handicap sont aux cinéastes ce que les *Descente de croix* sont aux peintres : un thème contraignant, sujet aux variations les plus grandes selon l'époque et l'artiste. Je parle ici des films de fiction, que l'on peut séparer en deux grandes catégories : ceux, rares, qui mettent en scène de véritables handicapés, dans une interpellation provocante (*Freaks*, film de Tod Browning interdit 32 ans en Angleterre), ou séduisante (*Le Huitième jour* joué par un trisomique ou *Les Enfants du silence*, avec l'actrice sourde Marlee Matlin).

Seconde catégorie, les films qui donnent à jouer un handicap à un acteur. Al Pacino dans *Le Temps d'un week-end*, Holly Hunter dans *La Leçon de piano*, Daniel Day Lewis dans *My left foot*, Dustin Hoffman dans *Rain man*, le jeune Leonardo diCaprio dans *Gilbert Grape* (enfin disponible en DVD) offrent des médiations spectaculaires vers cette altérité qu'au quotidien, on ne regarde que du coin de l'œil.

Une médiation particulièrement puissante est créée par les très rares films adaptés d'autobiographies de handicapés. Je pense à *Miracle en Alabama* d'Arthur Penn d'après le livre d'Helen Keller, aveugle, sourde et muette. Arthur Penn n'a pas cherché à se glisser dans la peau de l'enfant. Il a magnifiquement rendu compte de son accession à la compréhension, via l'écriture que traçait une préceptrice

passionnée au creux de sa main (et toute la cinémathèque était en larmes au moment de la révélation du sens, et à chaque fois).

Le Scaphandre et le Papillon accumule les contraintes plus encore que d'autres œuvres, puisque Jean-Dominique Bauby, le personnage principal de ce livre écrit à la première personne, ne peut bouger qu'une paupière. Son texte fut dicté

supplémentaire pour ce qui reste un spectacle, un spectacle qui doit plaire. Alors ?

Alors, c'est un artiste qui a adapté ce livre de la façon la plus personnelle, et sa subjectivité d'artiste a traduit de la façon la plus sensible et imaginative l'aventure intérieure de Jean-Dominique Bauby.

Julian Schnabel est un artiste plasticien américain, auteur déjà de deux films. Il a joué à fond l'intériorité du texte et s'est glissé avec caméra et micro dans la tête du héros, dont la voix intérieure – touchante ou caustique – nous ouvre une voie royale vers son être. La réalité montrée est d'abord parcellaire et déformée au sortir du coma, puis elle s'organise dans un jeu subtil entre le subjectif reconstitué (les grosses lunettes sur l'objectif de la caméra, le brouillage des pleurs, les corps des autres entr'aperçus) et les plans plus classiques dont l'humeur suggère toujours celle du héros. Et puisqu'à notre personnage rien n'est possible, tout est possible : souvenirs et fantasmes lui offrent un espace de liberté qui structure le film, le fait respirer et donne de la joie. L'humour omniprésent

est le cadeau que Jean-Dominique Bauby a reçu de la vie, et qu'il nous offre, grâce à son livre et à l'œuvre qu'il a inspirée, comme une élégance suprême.

Il génère avec grâce une interpellation constante : qu'aurais-je fait, moi à sa place ?



lettre par lettre, indiquée par un clin d'œil lors de l'alphabet récité à longueur d'heures et de journées. Interminable dictée à recréer sans mettre en péril le rythme filmique, ni la fidélité impérative car famille et amis sont toujours là, blessés ; la représentation d'un tel héros immobile, vaguement déformé et peu attirant constitue une contrainte

■ MARIELLE ISSARTEL